

LE JOUR, 1946
14 JUIN 1946

A PROPOS D'UN SUJET DE CONCOURS

Il y a juste quarante ans ces jours-ci, nous composions à Beyrouth pour une « prix d'honneur » de fin d'études, dans une salle du collège, à l'Université St. Joseph.

Ce souvenir ne nous rajeunit pas. La fuite du temps nous laisse au fond pareils à nous-mêmes : n'était-ce pas hier et se peut-il qu'il y ait de cela quarante ans ?

Nous étions cinq « philosophes », pas plus, chacun disposant de l'étendue d'un banc, aussi à l'aise que si nous naviguions au large.

En ces temps paisibles, les hautes classes n'étaient pas encombrées. On philosophait alors plus modérément qu'aujourd'hui ? N'est-ce pas, Cardahi ? Maintenant professeur et juriste éminent ; n'est-ce pas Gazelli ? Devenu à Stanboul, un pilier solennel de la Banque Ottomane.

Le sujet était celui-ci : « le travail est la condition du progrès, intellectuel, matériel et moral ! ». Et c'est à cause de ce sujet que nous avons évoqué ces souvenirs.

On parle aujourd'hui de travailleurs et de travail comme si on venait de faire une découverte. Chacun avait ce souci il y a quarante ans ; et on trimait alors plus et mieux qu'aujourd'hui.

Dès notre plus jeune âge, on nous avait expliqué que le travail est « la condition du progrès intellectuel, matériel et moral ». Nous n'avions pas attendu le concours de 1906 pour le savoir ; et nous avons lu « l'Imitation » disant : « **pourquoi cherchez-vous le repos, puisque c'est pour le travail que vous êtes né** ».

Ceux qui croient que les mérites du travail et des travailleurs, que leurs droits et leurs vertus, que leur place, dans la cité, sont une invention de la dernière saison, ceux-là se trompent. Quand on dit aux bourgeois sur le ton de l'injure qu'ils sont des bourgeois, on perd de vue qu'ils ont le plus souvent durement travaillé.

Donc, au moment de notre concours, il y a quarante ans, nous pensions à peu près ceci : un homme qui ne fait rien, est-ce un homme ? Mais encore faut-il reconnaître les formes discrètes ou secrètes du travail, l'infinie variété qu'il revêt. Le prêtre travaille, le médecin travaille, le poète et le musicien travaillent, le marchand aussi et les autres, quelques sybarites exceptés. Ce n'est pas seulement l'ouvrier, ce n'est pas seulement l'artisan qui peinent. La lutte est la même pour tous, l'effort incessant, la sainte ardeur qui met en mouvement notre pensée ou nos mains.

Le contemplatif travaille et plus qu'un autre, s'il se perd dans la vision de l'ultime beauté.

Sans travail y aurait-il un enseignement, y aurait-il des livres ? Et que seraient nos mœurs et nos demeures ? Quel sens aurait la vie ?

Mais ce n'est pas un signe nécessaire du travail qu'on ait les mains calleuses, qu'on se penche sur des machines, qu'on taille la pierre ou qu'on forge le fer. Tout travail mérite d'être honoré et ce n'est pas une sagesse de le limiter à ses manifestations matérielles. En bref, la vie entière devrait être un hymne au travail reflété dans la noblesse de l'œuvre, dans l'amour de ce qu'on fait ou du devoir qui l'impose. Les maîtres-maçons des grandes cathédrales gothiques se fussent affolés et indignés si on leur eut imposé alors la semaine de quarante heures. Nous les imaginons, en pleine ivresse, indifférents au sommeil, revenant par les nuits claires caresser les lignes pures et les visages que leur ciseau créait...

Notre siècle a fait tristement du travail, au nom de la loi, une contrainte réglementée. Nous ne contestons certes pas l'utilité, la nécessité des lois, mais nous constatons qu'elles ont desséché l'effort parce que trop souvent l'âme n'y est plus.